



L'art pas que pour l'art

Gerhard Richter, Georg Baselitz, Maurizio Cattelan, Adel Abdessemed et Luc Delahaye sont peintres, plasticiens ou photographes. Leurs œuvres, exposées en ce moment dans le monde, incarnent un art très engagé. **PAGE 7**



Résistance civile contre dictatures

Jacques Semelin étudie la lutte non violente. Alors que le « printemps arabe » la remet au cœur de l'actualité, l'historien explique que la résistance des peuples contre les régimes autoritaires ne s'improvise pas. **PAGE 6**



Danse et musée, c'est compliqué

« Danser sa vie » à Beaubourg (Paris) essuie des critiques. Et relance ainsi le débat sur la façon d'exposer la danse. De façon vivante et interactive pour certains, muséale pour d'autres. **PAGE 2**



Image extraite de l'album « Les Ignorants », d'Etienne Davodeau. ÉTIENNE DAVODEAU/FUTUROPOLIS

La BD sort de sa bulle

Un nouveau genre de bande dessinée essaime avec brio : la BD-reportage. Les auteurs investissent le terrain, carnet de croquis à la main, puis ils se mettent en scène. Une autre façon de raconter la réalité

FRÉDÉRIC POTET

Quand ils ne sont pas occupés à courir le monde ou à combattre des crapules, Tintin et Superman exercent le même métier : journaliste. Que deux héros majeurs de l'histoire de la bande dessinée affichent ce point commun ne serait qu'un hasard si le 9^e art n'avait pas donné naissance à de nombreux autres reporters, certes moins illustres. Citons en vrac Félix (créé par Maurice Tillieux), Fantasio (Jijé), Marc Dacier (Jean-Michel Charlier et Eddy Paape) ou bien encore la photjournaliste Jeannette Pointu (Marc Wasterlain).

On rétorquera que les aventures de Tintin et de Superman, pour revenir à eux, se déroulent « en marge » de leur journal – *Le Petit*

Vingtième pour le premier, le *Daily Planet* pour l'autre. L'homologie témoigne néanmoins de la volonté de la BD d'avoir une relation au réel, et ce, dès ses origines.

Une nouvelle génération de « héros reporters » voit ses rangs grossir depuis quelque temps. Sa caractéristique : être incarnée par les auteurs de BD eux-mêmes. Le genre a beau flirter avec l'autobiographie et le récit de voyage, il possède sa propre appellation : la BD-reportage. Finie l'époque où le bédéiste féru d'actualité, mais menotté à sa table à dessin, puisait son imagination dans la lecture de journaux ou de livres. Le voilà sur le terrain, carnet de croquis à la main et appareil photo dans la poche, à poser des questions et à crapahuter si besoin. A la manière d'un journaliste ou d'un photographe de presse. Bénéfique oxygénation : de retour à son atelier, il n'imagine pas un personnage fictif pour raconter ce qu'il a vu et entendu.

Finie l'époque où le bédéiste féru d'actualité, mais menotté à sa table à dessin, puisait son imagination dans la lecture de journaux ou de livres

Se représenter soi-même suffit. C'est aussi un gage de réalisme supplémentaire. Une façon de dire : voyez, j'y étais.

Des journaux, dont certains de notoriété mondiale, ou des revues ont compris ce qu'ils ont à gagner à faire travailler des auteurs de BD. Dans un contexte de circulation accrue de l'information – Internet, smartphone, câble –, ces derniers apportent une plus-value journalistique. Ou une autre façon de raconter l'information, comme on pu le faire, dans des films documentaires, Jonathan Nossiter sur le monde du vin (*Mondovino*, 2004) ou Michael Moore sur les armes à feu aux Etats-Unis (*Bowling for Columbine*, 2002).

« La grande force de la BD-reportage est de proposer un regard et de s'opposer à une retranscription objective qui nécessite de se

Lire la suite pages 4-5

JEREMY THOMAS PRÉSENTE

NOMMÉE AUX OSCAR[®] KEIRA KNIGHTLEY

NOMMÉ AUX OSCAR[®] VIGGO MORTENSEN

MICHAEL FASSBENDER

ET VINCENT CASSEL

APRÈS "A HISTORY OF VIOLENCE" & "LES PROMESSES DE L'OMBRE"

A DANGEROUS METHOD

LE NOUVEAU FILM DE DAVID CRONENBERG

CANAL+ CINEMA

LE 21 DÉCEMBRE

Le Monde.fr



« Reportages », de Joe Sacco. Il se met ici (à gauche) en scène en Bosnie, où il était en « reportage ».

JOE SACCO/FUTUROPOLES



vail journalistique, explique Etienne Davodeau. Je raconte des histoires de façon subjective, voire partisane, en relatant des faits réels – ou plutôt à partir de ma vision de ces faits réels. » Publié il y a dix ans, son premier livre de BD-reportage illustrait déjà cette profession de foi : *Rural!* évoque la construction de l'autoroute A87 au sud d'Angers et les traumatismes que ce chantier a provoqués chez les riverains. En donnant exclusivement la parole à ces derniers, notamment à un trio d'agriculteurs reconvertis au bio (et membres de la Confédération paysanne), Davodeau avait alors choisi son camp.

Dans une case, on l'entend même trouver « dégueulasse » la somme d'argent proposée à un couple dont la maison est promise à l'expropriation. Un journaliste ne se serait pas permis pareil commentaire dans son article, et il aurait pris la peine de contacter la société d'autoroute pour avoir son point de vue. Davodeau s'y est refusé, préférant consacrer une page explicative pour dire que la société en question avait le monopole de la communication dans ce projet (et les moyens qui vont avec). « A l'objectivité, je préfère la subjectivité assumée et expliquée », poursuit l'auteur dont l'unique credo est « de raconter des histoires peu spectaculaires se déroulant autour de nous » et de faire entendre la voix « de ceux qui n'ont pas assez la parole ».

Joe Sacco s'inscrit dans la même lignée, à une nuance près : son terrain est plutôt les zones de conflit. Quand Etienne Davodeau se met dans la peau d'un ouvrier viticole (expérimentant la taille, le décauvonnage, l'ébourgeonnage, les vendanges...), l'Américain partage le quotidien de réfugiés, de victimes de guerre, d'immigrés clandestins... Voir encore de GI en Irak, à la façon d'un reporter *embedded* (embarqué). Diplômé en journalisme de l'université de l'Oregon, aux Etats-Unis, Sacco est celui dont les récits ressemblent le plus à des articles de journaux. L'homme multiplie les témoignages, replace les situations dans leur contexte historique, joue les contradicteurs, prend des risques... et publie ses histoires dans des magazines internationaux.

Lui aussi, Joe Sacco revendique de ne pas être impartial. Primo parce qu'il ne croit guère à l'objectivité journalistique, quel que soit le support – « Nous sommes tous prisonniers de nos propres expériences ».

Profession : BD-reporters

A travers quatre auteurs, Guy Delisle, Joe Sacco, Etienne Davodeau et Mathieu Sapin, analyse d'un genre florissant qui revendique le droit au journalisme « subjectif »

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

placer au-dessus des événements », relève Patrick de Saint-Exupéry, rédacteur en chef de la revue *XXI*, qui en publie beaucoup. Il est possible de faire de même avec un article, mais la bande dessinée offre une projection très forte en raison de l'association du texte et des images, ainsi que des blancs entre chaque case. Il y a aussi un côté très « cash » dans la BD-reportage : les choses sont annoncées clairement au lecteur. C'est un regard, qui ne cherche pas à dire ce qu'il faut penser. Un documentaire, au contraire, propose plutôt un point de vue.

Alors que se profile la 39^e édition du Festival d'Angoulême (qui se déroulera du 26 au 29 janvier 2012), présidé par Art Spiegelman – prix Pulitzer pour *Maus*, BD sur sa famille pendant l'Holocauste –, jamais autant d'albums de BD-reportage n'étaient sortis d'un coup. Dans *Les Ignorants*, Etienne Davodeau relate son immersion dans le milieu du vin au contact d'un vigneron du Layon (région d'Anjou) à qui, en retour, il fait découvrir l'univers de la bande dessinée.

Dans *Chroniques de Jérusalem*, Guy Delisle narre l'année qu'il a passée en Israël, notamment dans les territoires occupés, au moment de l'opération « Plomb durci ». Dans *Journal d'un journal*, Mathieu Sapin livre une enquête de l'intérieur sur le quotidien *Libération* qui l'a

accueilli pendant six mois. L'Américain Joe Sacco, enfin, souvent présenté comme la figure de proue d'un genre qu'il pratique depuis vingt ans, publie une compilation de ses meilleurs reportages : Palestine, Irak, Caucase, Inde.

Tous ont lu et relu *Maus*, que Spiegelman a réalisé dans les années 1970 et 1980. Et tous ont retenu que ce livre phare de la BD mondiale reposait sur un principe fort : laisser la place à une autre voix que la sienne. Spiegelman fait ainsi entendre celle de son père, avec qui il a fait des entretiens. Sacco, Davodeau & Co n'offrent rien de différent, sinon que leurs histoires s'inscrivent dans le monde d'aujourd'hui. Et qu'ils ont pris le parti, donc, de se montrer à l'œuvre. Chacun dans son style.

Visage inexpressif et lunettes mates cachant son regard, Joe Sacco, 51 ans, se dessine sous les traits d'un reporter de guerre rigoureux et intransigeant – ce qu'il est. A l'autre extrémité du spectre, Mathieu Sapin, 37 ans, trimbale sa dégainé de candide jovial que les journalistes de *Libé* ont pris sous leur aile à la manière d'un stagiaire. Guy Delisle, lui, est devenu un personnage à part entière de ses propres albums : dessinateur exilé en Asie dans l'industrie du cinéma d'animation ou compagnon d'une salariée de Médecins sans frontières, le Québécois a publié quatre récits à succès où il se met en situation au gré de ses voyages (*Shenzhen*, *Pyongyang*, *Chroniques birmanes*, *Chroniques de Jérusalem*). Quant à Etienne Davodeau, qui n'en est pas non plus à

son coup d'essai (*Rural!*, *Les Mauvaises Gens*), on le voit, dans certaines séquences, montrer à ses interlocuteurs les planches qu'il a dessinées... quelques pages plus tôt.

Ce que certains verront comme du narcissisme n'a en réalité qu'un but : tordre le cou au concept d'objectivité auquel ne prétend aucun de ces auteurs. « Je fais une différence très nette entre mes récits et un tra-

« A l'objectivité, je préfère la subjectivité assumée et expliquée »

ETIENNE DAVODEAU

Image extraite de « Journal d'un journal », dans lequel Mathieu Sapin se montre en pleine immersion à « Libération ».

MATHIEU SAPIN/SHAMPOING





ces. On ne peut pas éliminer les préjugés, seulement les identifier», disait le réputé journaliste de radio américain Edward R. Murrow, cité dans la préface de son livre. Secundo parce que Sacco voit la bande dessinée comme un « médium interprétatif » : « Il n'y a rien de fidèle dans un dessin, écrit-il. Un dessinateur de BD assemble délibérément des éléments et les dispose à dessein sur la page. Cela n'a rien à voir avec le travail du photographe, qui a la chance de capturer une image au moment opportun. »

Cette question traverse autant l'œuvre de Guy Delisle. Difficile de trouver plus antijournaliste que ce promeneur à poussette dont le job, ces dernières années,

« Je serais embêté si j'avais à raconter un événement à chaud. J'aime mieux décrire le quotidien d'un mec normal dans une situation anormale »

GUY DELISLE

consistait à « garder les enfants » pendant que sa femme travaillait. La force documentaire de ses albums n'en demeure pas moins réelle. Delisle aime raconter l'histoire en mouvement par le petit bout de la lorgnette. En Israël, acheter des couches à Jérusalem, prendre l'autobus (israélien ou arabe) pour se déplacer, remarquer des femmes en bikini qui fument le narguilé sur la plage, être dans l'incapacité d'acheter une glace pendant Pessah (fête de la Pâque juive), décrire les vendeurs ambulants de parfum au checkpoint de Qalandiya... La somme de toutes ses expériences personnelles tisse un récit plus informatif qu'il n'y paraît sur ce pays.

« Cela reste néanmoins du tourisme un peu pointu, relativise-t-il. A l'inverse d'un Sacco qui va « vers l'histoire, j'attends plutôt qu'elle vienne à moi. Je serais embêté si on me demandait de raconter un événement à chaud. J'aime mieux faire du pointillisme et décrire le quotidien d'un mec normal évoluant au milieu d'une situation anormale. » S'il prend clairement fait et cause pour les Palestiniens dans *Chroniques de Jérusalem*, Delisle a néanmoins essayé d'équilibrer son propos, notamment en visitant un quartier ultra-orthodoxe de la ville, ou encore en se rendant à Hébron avec une association de colons. Raté : rattrapé par l'ironie, son propos ne fait alors qu'appuyer sa dénonciation des « humiliations » dont les Palestiniens sont victimes. « Je ne

crois pas trop à l'objectivité, surtout dans ce conflit », ajoute-t-il.

Pareille posture à sa contrepartie. Etienne Davodeau fait ainsi systématiquement relire ses planches avant publication aux interlocuteurs qu'il dessine. « Je ne veux pas piéger les gens, indique-t-il. Je fais des livres avec eux, et non pas sur eux. J'ai besoin qu'ils sachent ce qui va être publié. » La précaution permet de corriger les erreurs factuelles ou bien techniques. D'être plus consensuel aussi, peut-être. Une scène des *Ignorants* montre le viticulteur Richard Leroy, adepte de l'agriculture biologique, en train d'ajouter du soufre à son vin, et d'expliquer pourquoi. « Tout a été pesé à la virgule près, ça nous a pris deux semaines », se souvient Etienne Davodeau.

Pour *Journal d'un journal*, Mathieu Sapin a aussi fait relire certaines pages « sensibles » de son récit sur *Libération*, afin de ne mettre personne en porte-à-faux. Mais aucun journaliste ne lui a demandé de jeter un œil sur son travail avant impression. Il en avait été différemment, en revanche, pour son précédent livre, *Feuille de chou*, un making-of dessiné du tournage de *Gainsbourg (vie héroïque)*, le film de Joann Sfar (lui-même auteur phare de bande dessinée) : lié contractuellement avec la production du film, le bédéiste a dû alors retirer un passage pouvant « possiblement vexer » l'actrice Laetitia Casta.

Armé d'une candeur rafraîchissante, traquant la dérision et les anecdotes,

Mathieu Sapin se distingue par la spontanéité de son propos, qui va de pair avec celle de son trait. Fait rare : là où tous retravaillent leurs notes et leurs crayonnés pris sur le vif pour en faire des planches de BD, lui met « au propre » directement sur les pages de son carnet de croquis. L'exercice ajoute à la fascination dont jouissent généralement les dessinateurs, qu'ils soient portraitistes sur la place du Tertre ou paysagistes des bords de Marne. Voir quelqu'un manier le crayon ou le fusain à quelque chose de magique. Et ouvre des portes insoupçonnées, comme Mathieu Sapin peut en témoigner, lui qui vient de se lancer, toujours pour *Libération*, dans le suivi de la campagne présidentielle.

Le 9 octobre, au soir du premier tour de la primaire socialiste, il se retrouve rue de Solferino au milieu de la troupe des rubricards politiques. Par le truchement d'un voisin de quartier rencontré par hasard, il demande alors l'impossible à la direction du PS : pouvoir pénétrer dans la « war room » située à l'étage, où se déroule le dépouillement des bulletins, simplement pour « y faire des dessins ». A sa grande surprise, on lui répond oui. « J'ai passé une heure là-haut. J'avais les infos deux heures avant les journalistes de premier plan », en jubile-t-il encore. Sa conclusion : « La bande dessinée a un capital sympathie qui fait qu'on se méfie beaucoup moins d'un auteur de BD que d'un journaliste. » Pourvu que ça dure... ■

FRÉDÉRIC POTET

Cabu, premier à croquer la France sur le vif

Cabu fut l'un des grands pionniers de la BD-reportage en France. Les lecteurs d'*Hara Kiri* et de *Charlie Hebdo* de la première époque se souviennent des articles dessinés que le père du Grand Duduche a produits dans les années 1970 et 1980, notamment en province : des petits condensés de dérision et de férocité qu'il est possible et nécessaire de relire (*Cabu reporter-dessinateur*. Deux tomes : *Les années 70* ; *Les années 80*. Vents d'ouest, 2007).

Cabu serait peut-être resté dessinateur de presse si François Cavanna, un jour qu'il le voyait croquer la bande à *Hara Kiri* lors d'un repas, ne lui avait pas demandé d'aller promener son crayon dans les cabarets de la rive gauche. « C'est cela qui a déclenché en moi ce goût pour le reportage, se souvient-il. Ma rubrique s'appelait « Coin de nappe ». J'ai vu débiter les Brel, Barbara, Gainsbourg... »

Cheb la Mère Denis

Les premiers reportages hors de Paris viendront quelques années plus tard. Hébergé par des lecteurs de *Charlie* qui lui servent également d'informateurs, Cabu part alors musarder dans des villes moyennes, idéales pour dézinguer ce qu'il exécère : les notabilités locales, les conventions sociales, les odeurs d'encastrique... On le voit s'inviter au marché aux bestiaux d'un village du Charolais, assister aux fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans, enquêter en Sologne où Bokassa possède un château ou encore interviewer un moine bénédictin de l'abbaye de Solesmes... Son chef-d'œuvre restera sans doute un reportage dans le Coten-

tin chez la Mère Denis, l'égérie publicitaire des machines à laver Vedette.

A bientôt 74 ans, Cabu continue de jouer au reporter « orienté », parallèlement à son activité de caricaturiste au *Canard enchaîné* et à *Charlie Hebdo*. Pour un récent « Dossier du Canard » sur le nucléaire, il est allé visiter la centrale de Nogent-sur-Seine, là même où se sont introduits des militants de Greenpeace. Il travaille actuellement sur un carnet de voyage consacré à New York en compagnie du journaliste de l'Agence France-Presse Pierre-Antoine Donnet, avec qui il a produit des ouvrages sur la Chine et l'Inde.

S'il se considère avant tout comme un amateur (un « clown », dit-il), Cabu n'a pu s'empêcher de revenir de son dernier séjour à Manhattan avec un sujet de deux pages sur les « indignés » de Wall Street. « Ne faire que du dessin de presse serait un peu monotone, confie-t-il. L'expérience montre qu'il faut se déplacer, car on est toujours récompensé. Il y a toujours un détail, une queue à dessiner, qu'on ne découvre qu'en allant voir sur place. »

Adeptes du croquis saisi sur le vif, Cabu ne reprend jamais ses dessins et assemble les feuilles de ses carnets pour en faire des BD. L'exercice n'a rien à voir, graphiquement, avec le travail du dessinateur de presse, qui soignera davantage son encre par exemple. Sur le fond non plus, les deux activités se ressemblent peu : « Quand vous faites du reportage, vous pouvez faire passer des nuances, être en empathie... Le dessinateur de presse, lui, est forcément contre tout. Il lui est difficile de dire du bien de quelqu'un. » ■

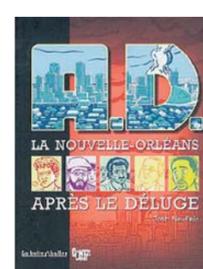
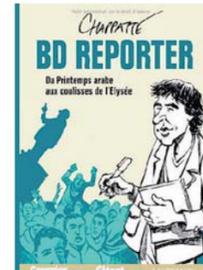
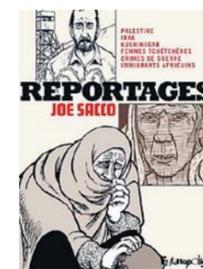
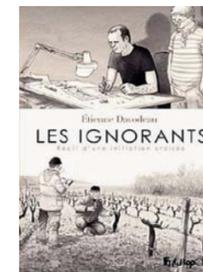
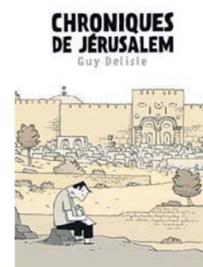
F. P.

« Chroniques de Jérusalem », où Guy Delisle raconte sa vie quotidienne dans la Ville sainte.

GUY DELISLE/SHAMPOING

De Jérusalem-Est à l'Anjou, huit albums à lire

UNE SÉLECTION de huit albums de BD-reportage, en librairie pour cette fin d'année, sélectionnés par Brune Mauger, Anne Favalière et Nicolas Lepeltier.



« Chroniques de Jérusalem », de Guy Delisle

Après l'Asie, Guy Delisle s'est installé en famille à Jérusalem-Est. Barrages, difficultés de circulation, rythmes de vie différents liés à la coexistence de plusieurs religions monothéistes... Pour son nouveau journal de bord, le Québécois, à l'air faussement candide, a réalisé sur place plus de 500 croquis. Des scènes, parfois douces-amères, qui témoignent de la vie au quotidien dans les quartiers palestiniens et les colonies.

► Shampooing, 334 p., 25 €.

« Les Ignorants », d'Etienne Davodeau

Tailler, piocher, palisser, goûter surtout, Etienne Davodeau a donné de sa personne pour comprendre le métier de Richard Leroy – vigneron –, qui bichonne six hectares de chenin (cépage blanc de vigne) en Anjou. En retour, il l'a abreuvé de bandes dessinées et de belles rencontres d'auteurs : une initiation croisée, retracée d'un trait expressif que souligne un lavis lumineux. « Le goût du livre et du vin, note Davodeau, se déploie et s'affine à la discussion ».

Comme à la lecture de ces dialogues entre professionnels aux passions contagieuses.

► Futuropolis, 268 p., 24,50 €.

« Reportages », de Joe Sacco

Le dernier ouvrage de Joe Sacco est la somme de plusieurs reportages réalisés pour des grands titres de la presse internationale (*Time*, *New York Times*, *The Guardian*, etc.). Fidèle à ses convictions, le journaliste américano-maltais, rompu aux zones de guerre, donne la parole aux victimes de conflits, de discriminations ou encore de la misère sociale. Un témoignage édifiant.

► Futuropolis, 204 p., 25 €.

« Journal d'un journal », de Mathieu Sapin

Pendant six mois, Mathieu Sapin a collé aux baskets des journalistes de *Libération*. Sur le terrain, il a croqué à la volée les enthousiasmes et les moments de panique, les branle-bas de combat (mort de Ben Laden) et la culture du débat (les comités de rédaction). Un compte rendu fascinant sur la fabrique d'un quotidien.

► Shampooing, 124 p., 14,95 €.

« Nous n'irons pas voir Auschwitz », de Jérémie Dres

A Varsovie, à Cracovie et à Zelechow, le village que sa grand-mère avait quitté en 1930, Jérémie Dres, 29 ans, est parti sur les traces de mille ans d'histoire du peuple juif. Surpris par la vigueur du renouveau culturel de la communauté, il a rapporté de Pologne un reportage au dessin naïf et au propos sincère.

► Cambourakis, 208 p., 19 €.

« Dans la nuit la liberté nous écoute », de Maximilien Le Roy, d'après le récit d'Albert Clavier

Albert Clavier (1927-2011) était un « rallié » : indigné par les exactions de l'armée coloniale en Indochine, ce soldat français a rejoint le Vietnam en 1949. Maximilien Le Roy, 26 ans, a longuement parlé avec le vieil homme et s'est rendu au Vietnam pour affiner le récit de sa vie. Ses crayonnés enlevés composent une œuvre idéaliste, fidèle à la mémoire de l'homme qui l'a inspirée.

► Le Lombard, 184 p., 24,95 €.

« BD Reporter : du printemps arabe aux coulisses de l'Elysée », de Patrick Chappatte

Le dessinateur de presse Patrick Chappatte (*Le Temps*, *Courrier international*, *International Herald Tribune*) est aussi reporter. Ses dessins, mêlés à des photos, témoignent du « souffle de la colère » qui monta à Tunis pendant la « révolution du jasmin », mais aussi de ses passages à Gaza, dans le Caucase ou en Côte d'Ivoire. Dans son dernier et instructif périple, il propose une visite guidée du palais de l'Elysée, infographie à l'appui.

► Glénat, 110 p., 18 €.

« A.D., La Nouvelle-Orléans après le déluge », de Josh Neufeld

En se fondant sur les témoignages de sept habitants de La Nouvelle-Orléans, Josh Neufeld revient sur l'ouragan Katrina qui a frappé la Louisiane en août 2005. « La plupart des dialogues de ce livre sont tirés de conversations, d'interviews ou de leurs blogs », explique l'auteur. Captivant d'un bout à l'autre, son récit relate avec force détails cet événement tragique : l'évacuation de la ville, la montée des eaux, les habitants prisonniers et ceux qui ont tout perdu.

► La Boîte à bulles, 208 p., 18 €.

COMME ÇA, PEUX RETENIR DES CONVERSATIONS ENTIÈRES.

COMME TRUMAN CAPOTE.

colons. Raté : rattrapé par l'ironie, son propos ne fait alors qu'appuyer sa dénonciation des « humiliations » dont les Palestiniens sont victimes. « Je ne